

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Un courant qu'il faut arrêter

Ce courant d'idées fausses que nous voyons prendre chaque jour plus d'extension et qui bat en brèche notre organisation scolaire de la Province, on peut dire qu'il a été créé de toutes pièces, il y a quelques années seulement, par des gens qui ont au cœur, au lieu de patriotisme, l'horreur de l'influence religieuse. Si l'on croit que ces gens-là s'occupent le moins des intérêts véritables et de l'avenir des Canadiens-Français !

Puis le bon public, qui accepte volontiers les opinions toutes faites, attendant parler fort, s'est dit qu'il doit y avoir quelque chose au fond de tout ce bruit. Et voilà le courant qui se forme et qui circule partout. Même il ne fut pas lent à sortir du pays et à s'en aller dire à nos compatriotes des États-Unis que, dans la province de Québec, on n'apprend pas à lire.

Il y a huit jours, le "courant" était à Cohoes, N. Y., où l'*Indépendant* lui faisait bon accueil, souhaitant de voir enfin la province de Québec dotée, en matière d'enseignement primaire, d'un système scolaire pratique et compatible avec les besoins de notre temps.

Quelle joie de voir revenir à flot ce mot d'éducation "pratique," qui nous amusa naguère, mais dont on ne parlait plus beaucoup depuis quelque temps ! — Voyons ! On enseigne dans nos écoles à lire, à écrire, à compter : et ce n'est pas pratique, cela ? Que faudrait-il donc que nos bambins de dix ans apprennent sur les bancs de l'école ? ... A construire des locomotives, à jeter des ponts sur les fleuves, peut-être ?

"... compatible avec les besoins de notre temps." Comment ! Enseignerait-on, dans nos écoles, la langue des Etrusques, l'écriture cunéiforme des Babyloniens et les hiéroglyphes des Egyptiens, et ferait-on faire de l'arithmétique en chiffres romains ? — Si c'est cela que l'on fait, dans les écoles primaires, on ne saurait vraiment proclamer trop énergiquement qu'il faut cesser de maintenir, en ce pays, un système d'enseignement en effet bien incompatible "avec les besoins de notre temps." — Moi, quand j'allais aux petites écoles, on nous montrait à lire en français, à écrire les lettres et les chiffres ordinaires ; je me sers encore de ce que j'en ai appris, et je n'ai jamais trouvé que j'étais là-dessus en avant ou en arrière "de notre temps." Les "nouveaux" qui arrivent au Séminaire, chaque année, savent

aussi lire et écrire comme vous et moi. — Qu'on nous indique donc dans quelles de nos écoles élémentaires on enseigne des choses dont les enfants d'aujourd'hui n'ont pas besoin !

L'*Indépendant* ajoute que "si la proportion des illettrés est plus grande dans la province de Québec que dans l'Ontario, c'est là en grande partie à l'insuffisance des lois scolaires." Les illettrés de la province de Québec... voilà un propos qui commence à me chauffer les oreilles, à moi, un peu plus que de raison.

Les gens qui ont vécu d'un peu près avec le peuple, savent pourtant que la grande préoccupation de toutes nos familles canadiennes-françaises est de faire apprendre aux enfants à lire et à écrire. Il n'y a presque pas d'exceptions à cet état de choses. Vous dirait-on bien enfin tenir compte de ce fait ?

Les illettrés de la province de Québec... Ici, comme ailleurs, il y a des personnes jeunes et des personnes âgées. De ce qu'une certaine proportion de celles-ci est illettrée, c'est-à-dire n'a pas appris à lire et à écrire il y a vingt, trente ou quarante ans, cela prouve bien qu'autrefois les écoles manquaient ou étaient insuffisantes ; mais je ne vois pas bien que l'on ait le droit d'en conclure qu'aujourd'hui il en est encore de même.

Comme s'il était bien difficile de savoir comment vont aujourd'hui les choses scolaires !

Il y a un moyen bien simple pour juger de l'efficacité de l'organisation scolaire de notre temps. — Tous les enfants canadiens-français font leur première communion, après avoir suivi durant plusieurs semaines un cours d'instruction religieuse donné par les prêtres de chaque paroisse. Que l'on demande donc à MM. les curés s'ils rencontrent, chaque année, beaucoup d'enfants qui ne savent pas lire la lettre du catéchisme... Ils répondront qu'ils en rencontrent si rarement, que l'on peut dire en général que tous les enfants de cette Province apprennent à lire... Que reste-t-il, après cela, de la prétendue "insuffisance" de nos lois scolaires !

Notre confrère de l'*Indépendant* admettra donc, croyons-nous, que sa bonne foi a été surprise. Nous le prions de se défier de ceux qui vont criant à l'insuffisance de notre organisation scolaire : le souci de la vérité, non plus que le patriotisme bien entendu, n'est pas dans le camp de ces détracteurs ou de ces ignorants.

Nous ne disons pas, sans doute, que tout

est parfait dans notre système scolaire. Il y aura toujours à améliorer, là comme partout en ce monde. Du moins, l'Église et l'État ont assez prouvé, jusqu'à présent, à ce qu'il me semble, qu'ils reconnaissent toute l'importance de cette grande œuvre de l'éducation du peuple.

ORNIS.

Les collèges classiques

Presque au moment de mettre sous presse, nous recevons le *Monde canadien* du 18 novembre, et nous y lisons qu'il s'attend à voir les subsides aux collèges classiques supprimés par les nouvelles lois scolaires que, dit-on, le gouvernement de Québec soumettra prochainement à la Législature.

Cette éventualité de la suppression des subventions aux collèges, inspire à notre confrère montréalais des considérations dont nous approuvons la plupart, et que nous voudrions bien reproduire ici, si le manque d'espace ne nous en empêchait.

Le *Monde canadien* voudrait voir l'État donner à l'avenir des subventions, sinon aux collèges eux-mêmes, du moins aux professeurs qui feraient preuve de capacités supérieures.

Beaucoup de juges compétents sont en effet d'avis qu'une meilleure rémunération du travail de nos professeurs de collège, toute question de dévouement mise à part, suffirait pour élever notablement le niveau de l'enseignement classique en ce pays. Nous reviendrons peut-être un jour sur cette question, que nous ne pouvons traiter aujourd'hui.

Mais nous trouvons que le *Monde canadien* s'accommode bien facilement de la suppression possible des secours que donne le gouvernement à beaucoup de collèges classiques.

Nous ignorons quelle est la position financière des autres collèges de la Province. Aussi nous ne parlerons ici que du nôtre.

Jacques-Cœur expose, en une autre colonne, que le Séminaire de Chicoutimi doit combler, chaque année, un déficit de \$6,000. Il réussit à le faire grâce aux \$1,500 qu'il reçoit annuellement de l'État, et à diverses ressources créées par la charité. — Si le déficit annuel allait s'accroître soudainement de \$1,500 par la suppression de la subvention gouvernementale, nous ne pouvons imaginer de quelle façon notre Séminaire pourrait faire face à la situation... Il n'y aurait probablement qu'un moyen à prendre : supprimer les honoraires de..... \$40 à 100 que reçoivent nos professeurs. Ils auraient toujours bien leur nourriture assurée ! Quant aux dépenses du vêtement, ils pourraient aisément, durant les vacances, prendre la besace du mendiant et quitter de maison en maison.....

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

HUBERT BRASSARD

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de
M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 20 novembre 1897

UN NOUVEAU KLONDYKE

"Il y a des collèges qui réalisent un profit net de 50 pour cent sur la pension de leurs élèves."

Voilà ce que nous lisons, il y a quelques semaines, dans l'un de nos principaux journaux français.

On se demande comment il se fait qu'après cela un si grand nombre de Canadiens épris de l'amour de l'or s'en vont encore exposer leur vie sur les bords du Yukon, où, pour la moindre peccadille, on vous "lynche" sans miséricorde.

Il est si facile de faire fortune sans sortir de la province de Québec.

Vous n'avez qu'à fonder un collège et à vous armer du martinet au lieu du pic ou de la pioche, et, du coup, sans vous déranger, sans courir le moindre péril, en un tour de main, vous devenez millionnaire.

C'est alléchant !

50 pour cent de profit net ! . . .

Pauvres élèves ! Pauvres pères de famille !

Feu le Dr Larue, professeur de chimie à l'Université Laval, eut, un jour, l'idée de dresser un tableau des recettes et des dépenses annuelles du Séminaire de Québec.

Le Dr Larue, soit dit en passant, était un chrétien fervent et un Canadien de vieille roche.—Il aimait passionnément son pays et nos institutions nationales. C'était, en outre, un homme très original, qui avait la manie de se renseigner minutieusement avant que de parler ou d'écrire.

En ce temps-là, il était question, dans la bonne ville de Québec, d'imposer des taxes sur les corporations religieuses.

Nous sommes loin de cette ère de ténèbres.

Le Dr Larue, que l'idée de taxer le savoir et la charité exaspérait,

crut devoir publier une étude statistique sur ces corporations.

Voici ce qu'il disait, en particulier, du Séminaire :

"Durant l'année académique qui vient de s'écouler (1869-70), le total des recettes provenant du prix de la pension des élèves, du prix des cours, etc., etc., pour le grand et le petit Séminaire, et pour l'Université Laval, s'est élevé au chiffre de \$20,481.21

"Le total des dépenses encourues pour le maintien de ces divers établissements, a atteint le chiffre de . . . 49,621.21

"Déficit \$29,140.00

A cette époque, le Séminaire de Québec était fréquenté par environ 500 jeunes gens.

Le Séminaire de Chicoutimi, toute proportion gardée, fait des affaires à peu près aussi brillantes.

Le total des recettes provenant du prix de la pension des internes et de la contribution des externes, s'est élevé, durant l'année dernière, à la somme d'un peu moins de \$ 4,000

Le total des dépenses a atteint le chiffre de 10,000

Déficit \$ 6,000

Un bonhomme de ce pays-ci, à qui je faisais un jour cette confidence, me dit :

—Monsieur, vous êtes francs-maçons !

Je le crois bien. Comment, en effet, vivre dans de pareilles conditions, si on n'est franc-maçon ?

Nous avons raison de croire que ce bilan est, à peu près, celui de tous les collèges de la Province.

Ce qui est "épatant," c'est que, de tous ceux qui crient comme des sourds que les collèges sont fabuleusement riches, pas un seul n'a songé jusqu'aujourd'hui à exploiter ce nouveau Klondyke.

Je conseille au gouvernement de s'emparer au plus tôt de l'instruction publique à tous les degrés. Il y a là un excellent moyen d'augmenter le crédit de la Province.

JACQUES-CŒUR.

Lettre à Jacques-Cœur (I)

A mon ami "Jacques-Cœur,"
Chicoutimi.

Mon bon ami,
J'ai toujours lu avec beaucoup

(1) Nous remercions M. l'abbé J.-E. Auclair, de St-Jean-Baptiste de Montréal, de l'intéressante communication qu'il nous envoie. Nos lecteurs ne seront pas moins heureux que nous du fait que les comptes rendus de nos précédents numéros nous ont valu cette réplique de premier choix. RÉP

d'intérêt les pages de l'Oiseau-Mouche, mais j'avoue ingénument que les dernières parues, celles des nos 17 et 18 du Volume V, m'ont semblé mieux faites encore que les précédentes et cela pour une raison particulière, la voici : deux élèves, des plus brillants, j'imagine, parmi ceux qui planent avec vous sur les hauteurs nébuleuses de la scolastique, ont donné, à propos de la visite à Chicoutimi d'un abbé de ma connaissance, des comptes rendus palpitants d'émotion . . . pas du tout philosophique. Grâce à eux, ce brave abbé a enfin réalisé le rêve de ses dix-sept ans : il est grand homme ou peu s'en faut ! Dès la première ligne, on l'appelle l'éminent conférencier ! Pensez donc ! si vite arriver à la gloire !

Dites à votre chère jeunesse que votre cadet des anciens jours pardonne à son lyrisme et courbe le front devant ses accablantes épithètes : car il sait que la jeunesse chicoutimienne a bon cœur, puisqu'elle est formée à votre image ; mais il espère qu'à l'avenir on épargnera davantage sa modestie trop peu connue ! Je proteste aussi contre l'affirmation que semble me prêter M. Duchesne, c'est à savoir que depuis 1870 les Alsaciens et les Lorrains restent français toujours et quand même ! Hélas, non, tel n'est pas le cas. Certes, un grand nombre sont fidèles à la France, et les étudiants lillois que j'ai vus à Reims étaient de ceux-là ; mais beaucoup se sont germanisés. Au reste, rien d'étonnant à cela. Nous, Canadiens, nous avons gardé nos premières amours : car la France que nous avons connue, c'était la vieille France chrétienne ; mais eux, ceux d'Alsace et de Lorraine, c'est la France impie qui les a livrés à l'Allemand. Il est juste de dire, et je l'ai dit bien haut à vos jeunes gens, que la France gouvernementale et officielle, en ce qu'elle a de sectaire, n'est pas la vraie France ; mais enfin, depuis longtemps déjà, c'est la secte maçonnique qui porte le drapeau, et je comprends que ce porte-drapeau, qui ne croit pas au Christ—le vieil ami des Francs !—empêche un peu qu'on s'incline aussi joyeusement devant l'étendard national.

Ce qui a paru plaire à vos chers élèves dans les quelques paroles que j'ai eu la bonne fortune de leur adresser, je le vois dans leurs écrits après l'avoir lu dans leurs regards et sur leurs figures : c'est mon amour pour la France ! Je vous confesse que cela me fait

énormément plaisir.

Oui ! j'aime la France à cause de son passé qui est le nôtre ! j'aime la France parce que j'y ai vécu de bien beaux jours ! J'aime la France royaliste et je l'aime républicaine, parce que, sous les trois couleurs comme au temps des fleurs de lys, beaucoup de nos cousins d'outre-mer ont gardé, avec le culte du Dieu de Clotilde, le respect des vieilles traditions françaises.

A ce propos et pour répondre à l'aimable invitation d'écrire une page dans vos annales chicoutimmiennes de l'*Oiseau-Mouche*, j'ai pensé bien faire en donnant à vos lecteurs quelques vers inédits, dus à la plume de votre calet, alors qu'il vivait sur la terre de France. Je les ferai suivre de la réponse vraiment poétique à laquelle ils ont donné lieu.

J'étais étudiant à l'École des Carmes à Paris, et à l'occasion d'une visite rendue à mes confrères canadiens et à moi par plusieurs condisciples et amis français, je leur récitai les strophes que voici :

A NOS FRÈRES DE FRANCE

Lorsque du Canada fut parti le drapeau
Qui faisait notre orgueil en honorant la
[France,
Ce peuple délaissé, du continent nouveau,
Plaçant en Dieu d'abord sa plus ferme es-
[pérance,
Loyal à son vainqueur et forçant ses respects,
N'a pas cessé pourtant, ayez-en l'assurance,
Dans les jours de bonheur comme au temps
[plus mauvais,
De regarder souvent vers les côtes de France !

Oui ! malgré l'abandon, il était dans ses droits.
La gloire du passé n'était-ce pas sa gloire ?
Quand, au cri "Dieu le veut", les plus grands
[de vos rois
Conduisaient les croisés de victoire en vic-
[toire ;
Quand l'humble Jeanne d'Arc, fidèle aux
[voix des cieux,
Boutait l'Anglais dehors et sauvait la patrie...
Bataillant près de vous, ses généreux aïeux
Se laissaient-ils jamais de sacrifier leur vie ?

Il vous regarde donc ! Et lorsque le destin
Dans des combats géants donne la palme
[aux vôtres,
Heureux de vos exploits, le peuple canadien
Se redit fièrement : "Ceux-là sont bien les
[nôtres !"
Il suit avec amour les courses que parfois
Entreprennent pour le Christ votre missionnaire,
Et quand sur quelque plage un Franc plan-
[te la croix,
Le Canadien joyeux deux fois bénit son frère.

Il vous regarde aussi quand la main du
[malheur
S'appesantit soudain sur la terre de France.
Les jours de Waterloo... ces jours pleins de
[douleur,
Ceux de Sedan, hélas ! si féconds en souf-
[rance,
Tour à tour en son âme ont eu leur triste
[écho ;
Et quand, contre l'autel élevant son drapeau,
Une coupable secte emporte des victoires,
Gémissant avec vous... il regrette vos gloi-
[res !

Voilà pourquoi, messieurs, alors qu'il voit
[venir
Sous son modeste toit un enfant de la France,
Évoquant en son cœur un aimé souvenir,
Le Canadien toujours bénit votre présence.
Et si ma muse à moi ne se fatigue point
De donner au Français le beau titre de frère,
C'est que je suis le fils de ce pays lointain
Où l'amour de la France est presque héré-
[ditaire !

Quelques jours plus tard, dans
une circonstance analogue, un col-
lègue à la faculté des Let-
tres, Monsieur l'abbé Dutemple,
fils de la Bretagne, me donnait la
réplique comme suit :

A NOS FRÈRES DU CANADA

C'était à Montréal (1), en dix-sept cent soix-
[ante,
L'héroïque Montcalm venait de succomber ;
Et l'Anglais triomphant, mais frappé d'épou-
[vante,
Se demandait comment il avait pu tomber.

C'était fini, hélas ! et la Nouvelle-France
A sa mère bientôt disait un triste adieu.
Mais, dans son cœur blessé conservant l'es-
[pérance,
Pour de plus heureux jours elle comptait
[sur Dieu.

Dieu ne l'a pas voulu... Du moins son cœur
[fidèle
Pleura sur le malheur et maudit le succès ;
Et malgré ses vainqueurs, à la force rebelle
Il dit comme autrefois : "Je suis toujours
[français !"

Oui ! Vous êtes français ! Et quand le vent
[du large
Vous apporta jadis le bruit de nos combats,
Quand il vous apprit que chez nous sonnait
[la charge,
Malgré l'Anglais vos vœux étaient pour nous
[là-bas !

Oui ! Vous êtes français ! Quand nos armes
[trahies
Ont, malgré nos héros, éprouvé des revers,
Vos âmes ont frémi d'ardentes sympathies,
La France a des enfants des deux côtés des
[mers !

Cent ans et plus, cent ans de soins, d'efforts
[tenaces
N'ont pu rien enlever de votre souvenir ;
Calmes vous résistez en bravant les menaces,
Français par le passé, français pour l'avenir.

Vous gardez votre foi, la foi de vos ancêtres,
La foi qui consacra Clovis avec ses Francs !
L'erreur n'entraîne point vos cités, et les
[traîtres
A notre Auguste Chef sont rares dans vos
[rangs.

La gloire du passé dont notre histoire est
[pleine
Est votre histoire et votre orgueil à vous
[ausai.

Et ce n'est pas Talbot, mais Jeanne la Lor-
[raine,
Que vous aimez là-bas tout comme nous ici.

Les chansons d'autrefois, les chansons de
[nos pères,
Retentissent toujours au bord de vos grands
[bois ;
Et quand les hasards vous amènent sur nos
[terres,

(1) C'était plutôt à Québec, mais j'étais
Montréalais, et, vues de Paris, Québec et
Montréal se touchent presque.

Vos voix pour les chanter s'unissent à nos
[voix !

De notre esprit français, que partout on envie,
Vous avez conservé les traits étincelants.
Nous vieillissons chez nous ! Vous naissez à
[la vie,
Vous avez les ardeurs, la sève du printemps.

Nous sommes tous enfants d'une commune
[mère.
Nous avons même sang et même amour au
[cœur.
Vous n'êtes pas pour nous une race étran-
[gère :
Frères, nous vous tendons les mains avec
[bonheur.

Pardon, mon cher Jacques-Cœur,
je me suis trop abandonné à mes
chers souvenirs et j'ai été bien
long... Mais je vous sais bon
prince à vos heures, quoique un
peu bien "grand seigneur !"

A vous revoir,

Votre CADET.

Les vacances d'un reporter

(Suite)

Nous voilà donc à Roberval.

Que de gens il y a, en Canada,
qui voudraient bien voir Roberval,
et qui ne le verront jamais ! D'au-
tant que ce n'est pas comme à Nap-
les, qui donne l'envie de mourir
après qu'on l'a vue. Au contraire,
la vue de Roberval fait désirer de
vivre, pour y revenir et y consta-
ter, par exemple tous les dix ans,
quels progrès se sont accomplis
dans le joli village, qui s'est assis sur
le riva-ge du grand lac et ne se
lasse point de s'y mirer à son aise.

Ainsi, moi qui vous parle, il y
avait je ne sais plus quel nombre
d'années, disons quinze ans, que je
n'avais parcouru ce bourg dans tou-
te sa longueur. Eh bien, j'ai été
émerveillé de son agrandissement.
Les maisons se sont partout ajou-
tées aux maisons, les magasins de
même ; plusieurs établissements in-
dustriels se sont fixés ici et là. Et
cela prend les proportions d'une
ville. Je ne dis rien du splendide
monastère des Ursulines et du
beau collège des Maristes, que l'on
a construits cet été même : car
les autres journaux en ont tous
parlé déjà, et c'est la faute des lec-
teurs, s'ils ne sont pas renseignés
déjà sur ces sujets.

En narrateur consciencieux, je
signale que nous soupâmes fort
bien, et que nous dormîmes à la
perfection, ce soir et cette nuit-là.

Le lendemain, qui se trouva être
un mercredi, d'après le calendrier,
nous devions faire le voyage de
Mistassini par l'un des vapeurs qui
président à la navigation du lac
Saint-Jean. Or, nous apprîmes
promptement, dès notre arrivée à

Roberval, qu'il n'y avait pas de bateau qui, le mercredi, transportât les gens à Mistassini. Nous eûmes beau nous récrier et proclamer que, les années dernières, le mercredi était l'un des deux jours de chaque semaine où l'on pouvait aller à la Trappe : cela n'émut personne. En effet, je vous le demande, la philosophie ou les mathématiques exigent-elles qu'un bateau à vapeur aille le même jour, tous les ans, à un endroit déterminé ? Il ne manquerait plus que cela, qu'on ne pût voyager sur le lac Saint-Jean sans consulter les œuvres d'Aristote, d'Archimède ou de Pascal.

Il est vrai que, ce jour-là, nous avions toute liberté de faire une jolie promenade à la Grande-Décharge, par un bateau qui devait s'y rendre. Qui sait même si nous ne nous fussions pas résolus à aller jusqu'à cette extrémité—du lac Saint-Jean, sans l'intervention mille fois aimable de M. B. A. Scott qui, si je ne me trompe, gouverne tout le service maritime du petit océan qui fait la gloire de notre région du Saguenay.

Donc M. Scott se trouva à percevoir nos signaux de détresse, et s'empressa de nous secourir dans ce triste naufrage de nos projets les plus chers. "A telle heure, messeigneurs et messieurs, tel bateau vous prendra au quai, et vous conduira jusqu'à l'entrée de la rivière Mistassini, où tel autre vapeur sera rendu pour vous recevoir à son bord et vous mener à destination." En un mot, c'était un voyage spécial que l'on nous offrait, et que nous ne refusâmes point.

A neuf heures du matin, nous étions au quai de Roberval. Quel beau quai, mes amis, quel beau quai ! Un quai comme il n'y en a pas à tous les coins de rue, ni surtout sur toutes les plages du monde.—A vrai dire, je ne me rappelle plus au juste si ce quai est un vrai quai ou une jetée. Mais il n'importe ! C'est un bel ouvrage, d'une certaine longueur, d'une certaine largeur, et construit en certaine espèce de bois.—La mémoire me revient, comme on voit.—Oui, c'est un bel ouvrage, durable monument de la sollicitude du gouvernement fédéral pour la région du lac Saint-Jean. Quelle aurait été la surprise des missionnaires jésuites du 17^e siècle, si on leur eût annoncé qu'un jour les ministres du Dominion feraient construire un quai—ou une jetée—à Roberval !

Le Sir *Mistassini* est là qui nous attend, et fait ce qu'il peut, à coups de sifflet, à force de fumée noire et de blanche vapeur, pour témoigner l'impatience qu'il a de quitter le vulgaire rivage.

Ce bateau est loin de jauger 25,000 tonneaux ; mais il est encore d'une corpulence fort raisonnable. Et ce qu'il est beau, et luxueux, et confortable ! Pour moi, je n'en revenais pas de la stupéfaction que j'éprouvais, de voir que nous avions un pareil palais flottant dans notre pauvre Saguenay, sur notre pauvre lac Saint-Jean. Pour tout exprimer en un mot, disons que, tonnage à part, il ne le cède en rien aux plus beaux vapeurs de la Compagnie Richelieu & Ontario.

Pendant que j'allais de l'étonnement à l'enthousiasme, et vice versa, la rive s'enfuyait. Nous contemplions tout le village de Roberval, son splendide hôtel, ses grandes scieries, et cette longue traînée de jolies maisons échelonnées tout le long du bord de l'eau.

Le beau soleil de septembre échauffait peu à peu cet atmosphère d'automne, qu'a touché déjà la froidure qui s'en vient. La brise, toute chargée des aromes qu'elle avait pris aux forêts du grand Nord, devenait plus forte à mesure que nous avançons au large, et donnait à la surface du grand lac des ondulations de plus en plus prononcées, sur lesquelles notre *Mistassini* se dandinait fort gentiment.

Ah ! le beau voyage que nous faisons !

(A suivre)

IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suite)

Autrefois les sacrilèges possesseurs de l'Arche d'alliance s'aperçurent bien vite qu'elle attirait les malédictions du ciel sur leur pays, et que rien plus ne prospérerait chez eux ; en même temps des maladies étranges se répandaient parmi les Incirconcis et les Décimaient. Il en sera ainsi de nos Philistins modernes. Ils peuvent bien, pour un temps, paraître jouir de leur conquête, mais leur prospérité n'est qu'apparente ; Rome sera toujours pour eux une cause de malaise et de misères ; ils ramassent sur leur têtes les charbons ardents de la colère divine ; un mal secret déjà les mine et amènera leur chute certaine. Surtout, malheur à eux s'ils osent porter une main impie sur le Pape, l'Oint du Seigneur. Qu'ils craignent alors

le sort de l'infortuné Oza foudroyé pour avoir touché l'Arche sainte. Ils se verront obligés de rendre Rome à ses légitimes possesseurs ; et Rome, renvue à l'Église, Rome, gouvernée par le Pape et ses cardinaux, deviendra pour l'Italie et pour le monde entier un gage de paix et une source de prospérités.

A Frascati nous attendait l'abbé Faticoni, prêtre romain, depuis de longues années *minutante* à la Propagande. Le Père Faticoni, comme nous l'appelons, ne peut se faire au nouveau régime. Tout le fatigue, tout lui pèse dans la Rome, des rois piémontais ; il ne peut s'accoutumer à vivre dans la ville des papes sous un tel gouvernement ; il n'aime plus les Romains ralliés aux usurpateurs ; il vit comme étranger dans la Rome moderne.

Le Père Faticoni a un cœur d'or ; il aime celui qui le comprend, celui en qui il peut se confier. Il aime les Canadiens, parce que les Canadiens sont franchement catholiques, et qu'ils détestent comme lui le régime actuel.

Le Père Faticoni est l'ami et l'admirateur de Mgr Bégin ; et notre évêque ne manque pas de lui recommander les étudiants de son diocèse de Chicoutimi. C'est ainsi que nous avons été amenés à faire sa connaissance.

C'est sur son invitation que nous sommes venus à Frascati où nous trouvons un carrosse tout prêt pour l'excursion, et nous partons à Albano.

Sur ces hauteurs et à cette heure matinale, l'air était vif ; il descendait des montagnes une brise qui rappelait celles qui nous arrivent du fleuve Saint-Laurent.

Le paysage que nous traversons est des plus variés et des plus pittoresques. On voit partout la vigne et l'olivier ; le sol disparaît sous un tapis de fleur et de verdure. L'art s'unit à la nature. C'est ici, en effet, que les riches Romains, fuyant la *Malaria* qui habite la rase campagne, ont leurs *villas* aux frais ombrages, aux vertes pelouses, aux nombreux jets d'eau.

Frascati, située à cinq lieues de Rome, est la reine des monts Albains. Elle est bâtie non loin de l'antique Tusculum, patrie de Caton le Censeur ; Cicéron y avait sa résidence d'été. La ville ancienne s'élevait sur le sommet de la colline ; on a choisi pour la ville moderne un site admirable sur le versant.

(A suivre)

LAURENTIDES.